L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 19 SEPTEMBRE 1857.

Journal est publié par
Ch. F. WEISSE & Co.
Bureaux, Rues Carondelet et Gravier.
F. WEISSE, Ch. F. WEISSE, H. DUFOUR, H. BOUVERIE, H. MARTY.
Rue de Chartres No. 88, entre Conti et Bienville.
NOUVELLE-ORLEANS:
SAMEDI MATIN, 19 SEPTEMBRE.

Abonnés à la campagne:
Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la campagne," à raison de 25 CENTS par lieu simé à Bienvenu. On paiera aux porteurs.

Vendeurs à l'étranger de ce jour.
Ch. Vienne, rue St. Louis, et Louis, et Michel et Arnaud, rue Royale, près de la rue Chartres, et rue Toulouse, près de la rue Dauphine; plus, trois enfants, domestiques de maisons, entièrement, coupée, blanchisseuses, repasseuses et gardiennes d'enfants; de 8 à une heure de l'après-midi, rue Conti, vis-à-vis de l'entrée de l'abreuvoir; plusieurs bonnes voitures, deux chevaux excellents, dans la même de rues, et une vache laitière,—dans la rotonde de l'Hôtel de Louis, terrain et maison sur la rue de l'Hôtel-de-Ville, de la succession de P. O. et F. Barnard, quatre lots de terre à Jesus à Algier, près du fort de Roland District, de la succession de Miss Frédéric Young.

PAR J. A. BRARD & CO.,—à midi, à l'Arcade de Banks, un terrain de valeur pour bâtir, dans la rue Esterge.

PAR FRANCIS FERNANDEZ, à 10 heures et demie, à son magasin d'ameublement, encoignure de Louis et Chartres,—marchandises sèches de fabriques françaises, nouveautés et nagaches.

PAR D. E. MONROE,—à 10 heures du matin, entrée Bar, coin de rues Notre Dame et Commerce,—16 boucauts de riz.—A 10 heures et demie, au No 49, rue des Magnolias: table à cirer.

AGIO · AGE.

L'agiotage prend à New-York des proportions effrayantes. On ne se contente pas de dominer au commerce, à l'industrie, aux professions libérales, les moyens légitimes d'arriver à la fortune. Il faut à l'avocat et au médecin beaucoup de temps pour se faire une clientèle: l'industrie, le commerce, d'une autre part, exigent des capitaux que l'on n'amasse que lentement, péniblement, en s'imposant de douloureuses privations, en tirant les plaisirs et les distractions, en menant une existence triste, isolée, aride. On préfère naturellement suivre une voie moins épineuse et surtout plus courte.

L'agiotage est la seule ressource de ceux à qui le courage et la constance font défaut pour se créer par le travail une douce aisance et la fortune à laquelle tous aspirent parce qu'elle assure l'indépendance. Malheureusement, une fois cette fortune conquise, on ne tarde pas à la trouver insuffisante et l'on veut la doubler et la tripler.—On se refuse cruellement le repos du corps aussi bien que celui de l'esprit, et l'on continue à traverser mille épreuves et mille dangers, à poursuivre la chimère dorée dont on a fait la dernière ambition et le but suprême de son existence. Combien d'hommes savent jouir sagement du fruit de leurs travaux?—Fort peu, hélas! et encore le monde leur reproche-t-il cette retraite qu'il trouve absurde et ridicule.

Nous disions qu'à New-York tout le monde joue à la hausse et à la baisse. C'est une véritable frénésie. Les femmes elles-mêmes hantent les bureaux de Wall street et achètent aujourd'hui du stock pour le vendre demain. Les riches comme les pauvres spéculent de cette façon, et les courtiers comptent parmi leurs clients plus d'un révérend ministre que fascine l'attrait de l'or. L'avocat au tribunal, le médecin au chevet d'un malade, le négociant dans le cabinet d'étude où il prépare les vertueux articles qui doivent édifier ses lecteurs, comme des plus fins financiers et rêve à des bénéfices fabuleux.

Les principaux courtiers de la cité impériale se sont organisés en association sous le nom de *Stock Board*. La société compte environ cent cinquante membres, et pour y être admis il faut payer cent cinq cents piastres. Les sociétaires se réunissent dans une Bourse appelée le *Stock Exchange*, et opèrent sous la présidence d'un de leurs membres. Le stock est proposé par celui-ci, et les assistants font des offres.

Un habitant de New-York ou un étranger a mille piastres, et il veut acheter du six pour cent de l'Virginie. Il charge un courtier de conclure l'affaire au *Board*. De même, si il veut vendre et qu'il se décide à vendre ses actions de l'Erie, il a de nouveau recours à son courtier. Celui-ci, on le voit, n'est qu'un intermédiaire qui vend ou achète; mais ses fonctions embrassent maintenant à New-York une sphère plus étendue, comme nous l'apprend le journal des Harpers.

Ainsi, les actions du chemin de fer de l'Erie sont en baisse, mais il me semble assez probable qu'elles éprouveront dans une semaine, ou deux, ou trois, une hausse de cinq ou de dix piastres. Je me décide donc à spéculer ou plutôt à jouer. Je puis disposer de cinq mille piastres. Eu supposant que les actions de l'Erie valent $25, je puis acheter 200 actions. Mais cette opération serait trop bornée; je veux, si il y a hausse, réaliser un gain plus considérable. Je vais donc à mon courtier et je lui demande combien il lui faut pour m'acheter du stock de l'Erie. L'agent qui me connaît et me comprend me répond que si je lui remets cinq ou dix piastres (selon l'état du marché et les prévisions de hausse ou de baisse) pour mon compte, il m'achètera du stock jusqu'à la concurrence de deux cent mille piastres. S'il m'a demandé cinq piastres, il m'achètera donc pour mille actions, et pour cinq cents seulement s'il m'a fait déposer dix piastres. Grace à l'avance que le courtier est censé me faire, je puis avec mon capital de $5,000, qui ne représente que 200 actions de l'Erie à $25, acheter du stock de la même compagnie pour une valeur de $25,000 ou de $50,000, selon mon dépôt de $5 ou de $10 par action.

Je dépose donc l'argent et le courtier achète pour mon compte 200 ou 1000 actions, à "trente ou soixante jours". C'est-à-dire que je puis pendant cette période de trente ou de soixante jours, selon le temps que j'ai pu stipuler et à partir du jour où le marché a été conclu, me présenter à quelque moment que ce soit et demander à mon courtier la remise de mes actions au prix convenu entre nous. Si dix ou quinze jours après la conclusion du marché, les actions de l'Erie montent de dix piastres, j'ai bien vite demander mon stock au courtier, et comme il valait $25 l'action quand j'ai commandé l'achat je me trouve avoir réalisé, sans avoir même vu les certificats, un gain de $10,000 si je dépôt entre les mains du courtier était seulement de $5, ou de $5,000 si le dépôt était de $10. Avec un capital de $5,000 dont je n'aurai extrait que $1000 ou $2,000, je puis donc gagner en quelques jours $10,000 ou $5000, non compris le capital.

Il est vrai que si les actions de l'Erie au lieu de monter éprouvent une baisse et que cette baisse persiste jusqu'à la fin de la période stipulée pour la remise du stock, je n'en sans pas moins obligé d'acquitter en plein le prix d'achat. Je paierai conséquemment mes actions à raison de $25 bien qu'elles ne vaillent peut-être au moment où mon courtier me les livre que $20 ou $15.

L'avantage de cette combinaison est patent. Il le permet au spéculateur de tripler ou de quadrupler d'une manière fictive le capital dont il dispose et elle lui accorde en outre une période de trente ou de soixante jours, pendant laquelle l'agiateur attend le moment propice pour compléter son opération. Le danger est grand cependant, car si la baisse se déclare et se maintient jusqu'à la fin de la période d'attente, le spéculateur perd non seulement le capital réel dont il est vrai il disposer mais une partie considérable du capital fictif que lui a constitué le crédit de son courtier et qu'il est obligé de rembourser à ce dernier. Ainsi, pour revenir au cas que nous avons supposé plus haut, mon agent ayant exigé seulement un dépôt de $5 par action sur les 200 actions à $25 que j'eusse pu avoir avec mes $5,000, achète pour mon compte mille actions de l'Erie, lesquelles à raison de $5 (montant du dépôt), représentent mon capital. Si au lieu de monter elles conservent simplement leur valeur jusqu'à l'expiration des trente ou soixante jours stipulés pour la remise, je dois payer $25,000 à mon courtier. Si elles ont éprouvé une baisse de $5 par action, je n'en suis pas moins obligé de lui donner $25,000, et quoique je fasse, je perds cinq mille piastres.

On conçoit donc que s'il est facile de s'enrichir à New-York en spéculant sur le stock il n'est pas moins aisé de se ruiner. L'agiateur, de même que tous les jeux de hasard, subce infailliblement à la banqueroute. Le spéculateur heureux joue de nouveau et finit toujours par perdre non seulement ses bénéfices précédents mais la fortune qu'il avait peut-être acquise à la sueur de son front.

TEXAS.—Nous avons des journaux du Texas jusqu'au 16 du courant. Des pluies torrentielles ont inondé les campagnes dans les environs de Galveston. Un Allemand très respectable nommé Adolphe Saltzerath a été écrasé, le 5 de ce mois, à Corpus Christi, par les décombres d'une maison qui s'est écroulée. Il laisse une femme et quatre enfants. Dans une rixe qui a eu lieu le 6 à Sanseria, entre deux individus nommés Bennet et McCluskey, ce dernier a été dangereusement blessé.

Le président a reconnu M. CHARLES EDWARD KONRYNGER comme consul d'Angleterre à Buffalo.

Dépêche: Télégraphique spéciale du Courrier de la Louisiane.

TERRIBLE CATASTROPHE

Perte du Central-America.

Arrivée de cinq naufrages à Norfolk.

PLUS DE 300 MORTS!

Femmes et enfants noyés.

Noms de quelques naufragés.

Perte des mêlés de Californie.

PERTE DE $1,000,000 EN OR.

Naufrages recueillis par la barque Ellen.

Le navire abandonné par l'ingénieur en chef et le second officier.

Savannah, 18 septembre—La barque Saxon, arrivée ici ce matin, a apporté l'épouvantable nouvelle de la perte du steamship *Central America*, parti de la Havane le 8 août, pour New-York, avec la malle de Californie, environ sept cents passagers, et plus d'un million et demi de dollars en or.

Le Saxon a dépassé dans ce port cinq naufragés, lesquels ont fait connaître les quelques particularités suivantes:

Le *Central America* a sombré le 12 de ce mois, et n'est complètement perdu avec les malles de la Californie du 20 août, $1,500,000, et plus de cinq cents passagers, y compris l'équipage.

Quarante ou cinquante femmes et enfants ont été sauvés par le brick Marian (?) de Boston.

La mer était houleuse, et ce brick n'a pu faire d'avantage.

Quarante neuf autres personnes, après s'être soutenues sur l'eau de six à onze heures, ont été recueillies par la barque Ellen, laquelle fait voile en ce moment pour un port de la côte.

Voici les noms des cinq hommes arrivés à Savannah, à bord du *Saxon*.

H. H. Childs, de la maison Childs & Dougherty, de New-York;

Tabey Howes, de la maison Howes & Co, de San Francisco;

George W. Dock, du Maine;

B. H. Ridley, aussi du Maine;

Et Adolph Frederick, de San Francisco.

Deuxième Dépêche.

Perte du Central-America.

New-York, 18 septembre—Une dépêche de Norfolk a été reçue ici; elle confirme la désastreuse nouvelle de la perte totale du Central America, sévère Aspinwall, de la malle de Californie, avec cette malle, près de $2,000,000 en or, l'équipage et grand nombre de passagers.

Cinquante passagers, dont vingt six femmes, ont été recueillis par la barque Eloise. Le reste a disparu, et on n'accordait pas sur le nom de la barque.)

Troisième Dépêche.

New-York, 18 septembre—Tous les officiers du Central America ont péri, excepté Jos. W. Frazier, officier en second, et George E. Ashbey, mécanicien en chef, qui ont pris un canot avec quelques hommes de marine.

L'équipage du steamer se composait de 100 hommes.

Le brick Marine [?] se dirige sur Boston, avec 40 naufragés.

Perte du Central America (Suite.)

Arrivée de cinquante naufragés à Norfolk.

Le navire abandonné par l'ingénieur.

Norfolk, 18.—La barque Eloise est arrivée ici, avec cinquante naufragés, passagers du Central America; parmi eux, se trouvent vingt six femmes.

Tous les officiers du steamer, moins deux, ont péri; les malles et $2,000,000 en or ont été perdus.

New-York, 18—La perte du Central America est pleinement confirmée: la barque Saxon est arrivée à Savannah avec cinq naufrages.

Les passagers, seulement se sont sauvés, en prenant un canot et abandonnant le bâtiment. Leurs noms sont James M. Frazier, officier en second, et George E. Ashbey, ingénieur en chef.

Le brick Marine est parti pour Boston, s'étant à bord de cinquante naufragés.

La barque Eloise est arrivée à Norfolk, avec vingt autres naufragés.

Nouveaux détails sur la perte du Central America.

Relation de M. H. Childs.

Détails complets donnés par un passager.

Savannah, 18. Nous sommes redevables à Henry H. Childs, de la maison Childs & Dougherty, de New-York, un des survivants du steamer Central America [lequel est arrivé ici ce matin, sur la barque Saxon] des détails suivants sur cet horrible événement:

Navrati Childs.

"Nous sommes partis de la Havane dans la matinée du 8 septembre. Durant la traversée, le temps était clair. Le Havane, le temps avait été agréable et calme.

Dans l'après-midi du jour de notre départ de la Havane, il nous a pris une brise légère et violente, et continue toute la nuit.

Le mercredi matin, le vent devint violent et continua en augmentant durant la journée et la nuit, jusqu'à ce qu'il eut atteint la force de l'ouragan.

Les lames s'élevèrent prodigieusement et continuèrent à rouler avec une force sans pareille.

Le vendredi, la tempête continua sans relâche, et à 11 heures du matin on donna ordre aux passagers que le bâtiment avait une voie d'eau, et qu'il remplissait rapidement.

On tirna de suite la chaîne et tout le monde se mit à travailler pour arrêter les progrès de l'eau. Le fait est que l'on avait déjà vient par l'eau qui entrait dans la navire. Toutefois nous gagnions lentement sur la voie d'eau; mais vers le soir, nous nous sommes aperçus que le niveau de l'eau gagnait de nouveau sur la pompe; et le bonheur ne fut que de courte durée, car quelques minutes plus tard la pompe cessa de fonctionner pour toujours.

Durant toute la nuit de vendredi, l'ouragan sévit violemment; cependant nous travaillâmes de toute notre force pour arrêter l'eau; et tant que nous pouvions, nous pourrions peut être être sauvés par quelqu'autre bâtiment.

La partie fatale de samedi vint alors, avec un redoublement de vent. Sans perdre un moment, nous continuâmes à travailler jusqu'à 2 heures de l'après-midi [12 heures du jour]. Le moment, la tempête se calma un peu; et les nuages commencèrent à s'éclaircir.

A 3 heures de l'après-midi, il parvint à l'ordre de descendre en canot. Nous avons quelqu'espoir; et vers 4 heures de l'après-midi nous vîmes paraître une voile. Nous mîmes le cap dessus, et nous tirâmes un grand nombre de coups de canon pour attirer l'attention du navire en vue.

Il vint à notre secours; c'était le brick *Marine*, de Boston. Il se tint à un mille de distance. N'avant que trois chaloupes, nous nous jugeâmes toutes les femmes et les enfants à l'eau, et les hommes en chaloupes, pour tous accoster ensemble et enlever à bord.

Jusque là tout était bien; mais à la nuit s'approcha.

En ce moment, nous fîmes des signaux à un autre navire en vue. Il s'approcha près de nous, et le capitaine Henderson fut lui exposer notre position et lui demander de nous envoyer des embarcations, attendu que les notres étaient auprès du *Marine*. Le capitaine répondit qu'il allait nous expédier des chaloupes; mais que les chaloupes ne savent de vue, sans obéir au ordre.

A 7 heures du soir, voyant l'impossibilité de nous approcher plus longtemps le steamer a dû, en définitive, des *life preservers* à tout le monde.

Deux ou trois minutes après, une lame furieuse s'élève au-dessus de nous et en quelques minutes LE STEAMER SOMBRA !!

Je pense qu'en ce moment il y avait quatre cents personnes, et cinquante personnes livrées à la merci des flots!! Le Steamer venait de disparaître!

Nous nous sommes ensemble aussi près que possible en nageant par les vagues. Un n'en tendait que des cris d'encouragement que l'on se donnait mutuellement, et qu'à mainte reprise notre espoir pendant deux ou trois heures.

Cependant, de temps en temps on voyait disparaître ceux qui étaient trop épuisés, et l'on entendait le cri de nouveaux compagnons passant à l'Eternité.

A une heure de la nuit, n'entendant aucun bruit, je me pris à croire le seul être vivant sur ce vaste océan, à deux cents milles de terre!

Toutefois, j'entends à plusieurs les cris de ceux qui avaient encore assez de force pour se maintenir sur l'eau.

Vers 2 heures, j'aperçus un navire à environ mille de distance. Prenant encore courage, je nageai jusqu'à lui, et je l'atteignis au moment où mes forces allaient me manquer complètement. On me hissa à bord. C'était une barque norvégienne, allant de Balize [Honduras] à Falmouth [Angleterre.]

Trois de mes malheureux compagnons avaient été deux revivifiés à bord. Et par les efforts du capitaine et de son équipage, à 9 heures et demie du matin, nous nous trouvions en sûreté de quarante neuf.

La barque est restée près du lieu du sinistre tant qu'elle a pu trouver quelque malheureux flottant encore.

A midi, nous rencontrâmes la barque *Saxon* allant à Savannah, cinq de nous passèrent à son bord, à savoir: B. H. Ridley, du Maine; Jabez Howes, et A. Frederick, de San Francisco; S. W. Lock, du Maine; et moi, H. Childs de New-York.

La barque norvégienne a ensuite fait voile pour Charleston, avec le reste des naufragés.

Faillites.

Boston, 18—Chas. B. Mills & Co, marchands de marchandises sèches, ont suspendu leurs paiemens. Le passif est fort. C. D. Brigham & Co, commissionnaires et négociants en farines, ont failli.

L'être du Gen. Walker.

New-York, 18—Le *Herald* a publié ce matin, du *True Delta* de la Nouvelle-Orléans, une lettre du général Walker, défendant son décret d'introduction de l'esclavage dans le Nicaragua.

Marchés.

Cincinnati, 18—Farine, de $4 50 à $75; blé, de 90c à $1; avoine, 35c; seigle, de 90 à 95c. whiskey, 19c.

La ligne télégraphique Nationale interrompue.

Ille-Orléans, 18 sept., 9 heures du soir—La ligne Nationale s'est rompue à Louisville: nous ne pouvons en conséquence recevoir notre rapport régulier pour la Presse Associée.

Nouvelles des Rivières.

Vicksburg, 16—Le steamboat Fairchild est passé ici à 11 heures, ce matin. Le Prairie, de la Princesse à 1 heure, et le Henry Choctaw à 3, ainsi après-midi.

Vicksburg, 16 septembre — Le St-Nicholas et le Choctaw sont passés ce matin, à 4 heures, descendant le fleuve.

Le traité conclu entre les Etats-Unis et la Nouvelle-Grenade à été signé le 10 de ce mois à Washington.

Le traité est simplement destiné à ouvrir une communication entre chargé des négociations de l'Union.

Malfaiteurs s'enfuis.—MM. John Gallagher & Co, les, rue Poydras, sont les seuls qui poursuivis en Louisiane l'huile contre cette le nom de "*Quaker Extra Sperm Oil.*" Cette huile, qui par les temps les plus froids ne gèle pas, convient à la marine et aux bâtiments, chemins de fer, steamers, et à toutes les industries qui exigent le concours des machines. Voir aux annonces.

CHRONIQUE LOCALE.

Cours au nouveau Berre.—Charles Biglione, comme principal, et sa femme, comme complice, ont comparu hier devant le Recorder Smith sous prévention d'avoir mis le feu à leur restaurant, rue St Charles, le 4 du courant.

James Pure, aperçu de la lumière, à deux heures et demie du matin dans le café Biglione. Il y avait un incendie à la même heure, au coin des rues Magazine et Lafayette, où se trouvaient la plupart des pompiers. Le témoin, accompagné d'un cabinet, alla frapper à la porte du café qu'il trouva fermée; il entra par l'autre porte et vit une flamme bleue, semblable à celle que produirait une liqueur, s'étendant sur le plancher. Il se rendit à la maison de pompe No 13 et obtint une pompe extra. Le témoin ne vit l'accusé que quand la maison était presque entièrement détruite. Il entendit une femme crier au premier, mais les flammes l'empêchèrent d'y monter. Plusieurs personnes descendirent par les fenêtres des étages supérieurs, mais le témoin ne peut dire si Biglione sortit avec elles. Il croit que Mme Biglione s'est sauvée par une des fenêtres supérieures.

M. Faucett, garde, arriva à la porte au moment où on l'ouvrait; des débris brûlaient au fond du café. Il n'a pas remarqué si la flamme était bleuâtre et n'a pas vu de liqueur enflammée. Il n'a rien aperçu de précieux dans la salle et n'a pas vu l'accusé ce soir là.

Charles Faucet était employé de Biglione; il dormait au quatrième étage. Le soir de l'incendie ou la veille, le témoin entendit Mme Biglione conseiller à son mari de mettre le feu à la maison afin de se débarrasser des collecteurs qui présentaient continuellement des comptes. L'accusé et sa femme se querellaient souvent au sujet de leur malheur. Mme Biglione reprochait à son mari, d'être mauvais gérant. C'est en se disputant avec lui qu'elle lui donna le conseil de mettre le feu à l'établissement. Le linge était suspendu d'habitude dans la chambre de Mme Biglione, mais le témoin n'en a pas vu le soir de l'incendie. L'accusé et sa femme n'occupaient pas la même chambre. La conversation mentionnée plus haut eut lieu dans la chambre où l'on blanchit le linge. Lorsque l'incendie éclata, le témoin sortit dans l'appartement de Mme Biglione qu'il voulait sauver; il aperçut des malles qu'il n'y avait jamais vues auparavant. Mme Biglione avait, en partant de Mme Biglione qu'il voulait sauver; il aperçut des malles qu'il n'y avait jamais vues auparavant. Mme Biglione avait, en partant, centre son habitude, ordonné à tout le monde de se mettre au lit de très bonne heure.

Le témoin travaillait dans l'établissement depuis six ou sept mois. Peu d'instants avant que le feu se déclarât, il vit M. Biglione qui avait son pantalon et ses souliers comme s'il venait de monter les escaliers. Un ou deux jours après l'incendie, le témoin se rendit au bureau de la compagnie d'assurance afin de voir si il pouvait toucher son salaire; M. Pemberton, président de la compagnie, lui demanda, après qu'il eut présenté son compte et au moment où il allait se retirer, de revenir plus tard pour examiner le compte de l'accusé. Le témoin revint au bureau et marqua les items présentés par M. Biglione; ceux qui étaient exacts, mais quant aux autres, il n'en savait rien. L'accusé ne l'a jamais confié; à l'époque de l'incendie, il était redû le salaire de cinq semaines. Le témoin a vu M. Biglione sortir de sa chambre après que le feu eut éclaté; il avait son pantalon et sa chemise. Sa femme descendait de lit. Le témoin se sauva à l'aide d'une corde attachée à la fenêtre du quatrième étage.

Jack Nash et d'autres témoins ont déclaré que l'accusé était un homme honorable. Lorsque M. Nash lui vendit l'établissement, le stock dépassait de $4,000 le montant des marchandises, valant plus de $4000. Le mobilier valait $2,000.—Le garçon de buvette a déclaré que le liquoriste, du café, n'a pas paraît assuré pour plus de leur valeur.

Le recorder, après avoir entendu ces témoignages, a honorablement acquitté M. Biglione et a dit qu'il n'ajoutait pas foi à la déposition de Foscal.

—Baptiste Facth qu'on affidavit accusait d'avoir reçu une quantité considérable de tabac volé de l'entrepôt de M. Alex. M. Summers, encognure Levée et Front, ne s'est pas présenté en cour. Le recorder a déclaré forfait son cautionnement de mille piastres—le tabac valait environ cent piastres; on en trouve une grande partie chez des personnes à qui il l'avait, dit-on, vendu.

Cours au second Solonon.—Eugène Dupré et Robert Gallego, se sont rencontrés prisonniers, hier, et ont fourni un cautionnement pour répondre de leur comparution.—Henry Brinkgum déclare qu'il a l'état hier, vendredi dernier, à Milneburg, il aperçut qu'il ne pouvait se défendre et que les prévenus ont eu l'intention de le tuer.

Le recorder a ordonné l'arrestation de Joaquim Thomas qui est accusé par Antoine Freitas de s'être paraît en déclarant que le plaignant avait trempé dans l'assassinat d'un matelot. Freitas a déjà subi un interrogatoire et le tribunal l'a honorablement acquitté.

Un autre ordre a été lancé contre Patrick Doheny, rue Enghien. M. Edward Hickey, inspecteur, rue de la Douane, l'accuse de vol et de violence. Doheny a été arrêté hier et de lui avoir lancé des cailloux à la tête.

M. A. A. Randolph dit que Pat. Waters et sa femme se sont parjurés devant le chef de police lorsqu'à cité appelée l'accusation portée contre Gaspard Hungie qui a été acquitté.—Ordre d'arrestation.

James Lafferty, de la rue Gallatin, et John Bellon, du marché Ste-Marie, ont été arrêtés hier à la demande de M. Ary Coutourie qui déclare dans son affidavit que ces deux hommes devaient traverser le Lac et se rendre à Manderville pour se battre au pugilat. La police en a arrêté au lac.—Cautionnement de $500 chacun.

OFFICIER ACCUSÉ.—Le lieutenant Leggett, de la police du Troisième District, est accusé devant le maire de avoir arrêté Arthur Guerin qu'il a rencontré, le 11 du courant, derrière le Troisième District. On se rappelle que Guerin, qui faisait partie de la police du Deuxième District, en fut chassé l'hiver dernier pour avoir adressé à Dutch Pete [Mme la maîtresse de James Dacey] un billet où il l'appelait "Mademoiselle." Il a été jugé à la Havane, une lettre dans laquelle il lui exprimait ses sympathies. Accusé plus tard d'avoir trempé dans le meurtre du matelot grec terrorisme Dimitry, il parvint à s'évader.—Nous avons annoncé hier que Pete a fourni un cautionnement de $5,000 par or-dre du juge de la Sixième Cour.

ENQUÊTE.—Le coroner a pratiqué, hier, la levée du corps de l'esclave John Cabaret qui est tombé dans le fleuve, mercredi soir, en fou ant un bouquet de lauriers vers le bateau à vapeur Woodruff, en face des entrepôts, très-sieme District. Verdict: noyé par accident. John avait dix-neuf ans et appartenait à Mme Eve Orcoe.

NOMINATION.—Le Maire a nommé M. J. L. Newland, lieutenant de la police du quatrième district, en remplacement de Marshall, destitué.

HOPITAL DE CHARITÉ.—Voici le rapport de l'Hôpital de Charité pour la semaine expirée hier, 18 du courant, à 6 heures du soir:

Admis	167
Renvoyés guéris	141
Morts	22
En traitement	443

L'Eventail.

CONSEILS A ROSE.

Jules Janin, dans un de ses derniers feuilletons, publie quelques pages admirables sur l'éventail. Il met en présence Mlle Mars et sa filleule Rose, et la grande artiste donne des conseils à la charmante jeune fille:

Mlle Mars disait souvent à Rose, sa filleule: Rose, il ne faut pas se donner toute cette peine, mon enfant. Rose, il faut rire avant tout, naturelle, élégante. En second lieu, Rose! ah! Roseite! on dans sa tu appris à tenir un éventail. Rose, tu n'ouvriras ses portes un éventail comme on porterait un poignard. Ah! Rose, il n'y a jamais eu de comédiennes, et jamais il n'en sera, mais il n'y aura pas de comédienne qui ne sache habilement tenir un éventail. C'est même pour cela que l'éventail est le suprême de l'éventail, que nous avons vu tant de comédiennes, un instant célèbres, populaires, applaudies, s'éclipser et disparaître en un clin d'œil.

Or, ces choses-là Mlle Mars les disait très-sérieusement, joignant l'exemple au précepte: le sourire à la lèvre, l'ironie au regard, et l'éventail à la main. A l'entendre, l'éventail était le commencement, le milieu et la fin de la comédie; elle citait, parmi les grandes joueuses d'éventail, Mlle de Maisonjan, Mlle de Lenclos, Mlle de Sévigné, la Raisin, la Champmesté et, la première entre toutes, Mlle Contat. L'éventail de Mlle Contat était vaillant, et il en jouait à la façon des reines, et plus d'une princesse de la maison de Bourbon se fit estimée heureuse de continuer la tradition de ces élégances éloquentes.

Que je voudrais ici, par ces vents brûlant et par l'embrasement général, déployer à vos yeux l'éventail frais et mélodieux de Mlle Mars! Elle-même, elle seule, elle avait appris cette aimable science à l'école sérieuse de Mlle Contat. Dans les derniers jours du siècle passé, on le jouait alors un grand art, on citait surtout le duc de Villars dans l'art de prendre une prise de tabac, le duc de Noailles pour son élégance à tirer le mouchoir de sa poche et à s'en servir; on admirait beaucoup M. de Malesherbes, lorsque, de son index qui disait tout, il désignait un homme au chatiment, à la récompense, à la haïe, à l'adoration du public. Nulle, en ce temps-là, ne riait mieux que Mme de Pompadour, ou mieux que Mme Du Barry ne savait entendre une histoire grivoise sans l'écouter. Un jour de grand deuil, quand il fallait sauver la catalogique incertel de quelque grand de la terre, aussitôt la ville et la cour s'arrêtaient sur les abordes de Notre Dame pour admirer le beau salut de la comtesse d'Egmont. Mme la marquise de Chauvelin était la fête des jupes bordée. Mme la maréchale de Mirepoix excellait à porter les diamans et les perles. Mlle Contat était la reine-maîtresse de l'éventail. Reine en tout ce qui concerne un art si charmant, elle savait comment s'évente la rotrère et comment s'évente la marquise; elle savait comment s'évente un abbé d'Italie, une princesse russe, une comtesse allemande!

Elle avait fait un voyage en Espagne expressément pour y apprendre à se jouer, elle savait que la docte Inès de Mendoza avait hérité à quatre-vingt-dix-neuf leçons; elle avait pris des répétitions de l'abbé Pistou, le Florentin qui lui-même avait sauvé la tradition de l'éventail de Catherine de Médicis. Mlle Mars, elle avait voulu savoir l'origine de cette lettre diplomatique, et elle avait fait par apprendre que la fille d'un marquis d'Espagne, jouant un jour avec son mari, que, au retour du bal, il y avait de cela une année, avait imaginé le premier éventail. Au reste, elle en savait plus beaux, les plus riches, les plus simples, les plus grands, les plus petits éventails de la création. Mlle Contat, elle en avait pour le matin, pour le soir; elle en avait pour la joie et pour le deuil, elle en avait pour la gaîté, pour la tristesse, pour le bonheur, pour l'opiniâtreté, de jésuiteries, de chasses, d'enjoué, de compromptant, de flatteurs, d'hardiesse; elle en avait de toutes parts et de toutes espèces: en ivoire, en ébène, en or, en laque, en bois de Sainte-Lucie, en papier de Chine, en taffetas de Provence, ornés de perles, de diamans, de miniatures; elle en avait, sur lesquelles le grand peintre Boucher avait représenté des Amours.....un autre où Watteau avait semé des bergers et des bergères de son ait. Rien n'était plus dédaigné de penser un éventail pour la reine Catherine de Médicis; cet éventail de la Reine appartient un instant à la reine du Théâtre-Français. Ce qu'il est devenu, je n'en sais rien! Ai-je demeuré, telle était la ferveur pour ces colifichets merveilleux, qu'en 1745 les économistes de ce temps-là, présidés par M. le docteur Malot, médecin de la favorite Pompadour, en avaient fait un élément de vertu, et qu'ils avaient, en conséquence, voulu pour leur ministère, et les yeux fixés sur ces feuillets, comme en un livre ouvert, on dirait que tu lis ton consultant les Ordonnances de la même.—Alors chacun de penser: Voilà, vraiment, une dame sérieuse, et que l'on ne trompera pas facilement.

Ainsi parlant, Mlle Mars déployait son vaste éventail, et de ce regard perçant que la mort seule a pu dompter, elle tenait toutes sortes de bons conseils que les jeunes bergers et les bergères enguirlandés sur blanc vein.

Une autre fois, Rose, une autre fois, arrive un ennuyeux, mais jeune et beau, et, convenons-en, moins ennuyeux que le premier; celui-là vient de loin, il apporte des lettres, mais de ces petites choses que l'on aime, le parce qu'elles sont dites à ravir, et puis, la tirélaire et l'impudent! le voyant non fâché et bien disposé, tu t'éventes un peu, ment, et va pour franchir toutes les bornes... Aussitôt, d'un seul bond, ton éventail part de ton sein, il vient se mettre en face, et frappe le drôle du téméraire.....il est perdu.—Non, voyant ses pieux, en même temps tu le consoles, tu le rassures, tu le rappelles à ton jeu.... Il était dans l'abîme.....il est au ciel, pour un coup d'éventail.

Vois tu, Rose, il y a des gens qui comprennent le maniement de l'éventail à de certaines quatre temps; ces gens-là ne sont pas tout au plus qu'à — "Portez-armes!" — Ils ne savent pas que l'éventail est le sceptre de la force d'Etienne Béjart. Ils n'iront jamais, ces stupides, au dormir mot de l'éventail: "En avant, marche!"